

Naissance d'un peintre

Je suis assise sur la machine à laver, ma soeur jumelle est assise près de moi, à ma droite. Dans la petite salle de bain de notre premier et dernier appartement familial. Certainement en fin de journée, après la douche. Nous avons 5 ou 6 ans. On porte toutes les deux une longue chemise de nuit que ma mère nous relève et nous demande de maintenir haute. Avec un crayon à yeux brun pour ma soeur jumelle et noir pour moi, elle peint alors nos sexes et dessine sur chacun d'eux une toison pubienne. Elle prend son temps. Elle s'applique. Le triangle du pubis, le haut des lèvres. Notre silence à ma soeur et moi pendant qu'elle nous maquille, notre attente, ma stupeur et l'étrangeté de ma curiosité à la fois éveillée et interdite.

En nous redescendant de la machine à laver elle nous demande d'aller voir papa dans la cuisine, de relever notre chemise de nuit et de lui dire en chœur, *Regarde papa, ça y est, on est des femmes !* Nous n'avons pas réussi à parler d'une même voix, mais il a bien entendu. Je me souviens de ma crainte en prononçant cette phrase et de la spontanéité de son réflexe à lui, de son bras levé et de son doigt tendu qui nous enjoint de sortir de la cuisine sur le champ et de rejoindre notre chambre. Je me souviens de la réaction de ma mère *Oh mais...* qui ne comprend pas la sienne, de sa posture soudaine d'enfant innocente et naïve et de sa déception.

J'ai souvent pensé que j'aurais été dévastée s'il avait ri, s'il avait joué le jeu, mais peut-être pas. Peut-être que s'il avait

simplement ri, j'aurais ri aussi. J'aurais alors compris qu'il s'agissait d'une blague, j'aurais compris.

La réaction de mon père a confirmé ce que je savais bien: ma mère avait fait une bêtise et cette bêtise était extraordinaire.

Elle nous avait clouées sur cette machine à laver, moi la première, puisque ma jumelle ne se souvient pas de cet évènement autrement que comme un souvenir d'après photo, de l'extérieur. Si elle reconnaît que c'est bien arrivé, le souvenir est resté à la surface. Moi, je suis restée suspendue au souffle de ma mère sur mon sexe, à son geste, sa concentration, son regard, sa main et ses crayons à paupières.

À chaque fois que j'ai abordé cet évènement auprès de ma mère, je me suis trouvée sidérée qu'elle minimise l'éventualité des conséquences qu'un tel évènement aurait pu engendrer... pour moi, sur moi, en moi. *Oh ça va, tourne la page !* Elle me reprochait de psychologiser, de chercher à donner du sens à ce qui n'en avait jamais eu, à sa légèreté, à son erreur ou à sa fantaisie, sa naïveté.

Je ne pourrais jamais savoir qu'elles ont été les conséquences de ce geste déplacé de ma mère. Et déplaçant.

Je me demande aujourd'hui si dans cet évènement s'est joué mon destin de peintre et de parent. Si cet évènement n'aurait pas fait de moi le peintre, la mère et le père que je suis devenue, et la femme que je deviens. Tant de questions, tant

de réponses. Tant de silences, tant de questions. Tant de réponses, tant de silences.

Il n'y a pas mort d'homme ! m'a dit un jour ma soeur. Je n'en suis pas si sûre... Un certain homme est mort ce jour-là. L'idée d'un certain homme. L'éventualité d'un certain homme, en moi. Pour mille raisons et parce qu'il y a bien mille hommes, en moi, n'en déplaît à ma mère.

Personne n'est donc véritablement mort, mais un gouffre s'est clairement dessiné ce jour-là et n'a cessé de s'approfondir depuis. Un gouffre de questions, de réponses et de silences, un gouffre de paradoxes.

Je ne juge pas ma mère sur son geste, pas plus à 6 ans qu'aujourd'hui, mais j'assume mon propos à son encontre et je précise : ce n'est pas l'évènement ou le geste de ma mère qui me révoltent. C'est la légèreté de son regard sur la question, l'étroitesse de son regard sur la question, la rigidité de son regard sur la question, et cette éternelle position qu'elle a à mon égard, à l'égard de ma singularité et de mon fonctionnement et qu'elle a à l'égard de tous ceux et celles qui témoignent d'une souffrance et font l'effort de comprendre pour sortir de cette souffrance.

Je dis *ma mère* parce qu'elle est la première personne dans mon histoire à incarner cet aveuglement. Cette posture selon laquelle le questionnement, la psychanalyse, l'investigation intellectuelle amènent à se considérer comme une éternelle victime, alors que c'est bien du contraire dont il s'agit. Je dis donc *ma mère*, mais mon propos ne concerne pas ma mère en particulier mais ces mères, ces hommes, ces individu.e.s

et leur *tourne la page, il n'y a pas mort d'homme !* Absurdité de cette idée-posture qui nie qu'il est question de survie, d'élargissement des obsessions en perspectives, de souffrance, de reconstruction et de paix, vers l'amour.

Ce jour-là j'ai donc compris que je devrais toujours me méfier et me protéger de ma mère.

Ce jour-là j'ai compris que je peindrais et que je peindrais autrement que ma mère.

J'ai compris ce jour-là que certains peintres transgressent, dérangent, bouleversent et questionnent l'ordre établi et la moralité, qu'il n'y a pas mort d'homme à le faire et que certaines peintures donnent à réfléchir pour toujours. Qu'aussi intuitive puisse être la peinture, qu'aussi inconscient puisse être le geste du peintre, je choisirais moi de questionner mon geste, ma posture et mon intention *consciencieusement* car Art sans conscience peut être ruine de l'âme.

Ce jour-là enfin, j'ai compris que mon sexe était un oeil, ses lèvres des paupières et qu'il faudrait faire avec. Que mon sexe-oeil me serait autant utile à l'exercice de la peinture que mon souffle, mon regard, mes mains, mes pinceaux et mes couleurs... J'ai bien compris que j'aurais besoin du soutien d'un public comme j'ai pu bénéficier de celui de mon père ce jour-là. J'ai compris l'importance du regard d'un tiers, la nécessité du regard de l'autre et l'influence d'un autre regard que celui de ma mère.

Je n'aurais bien évidemment pas pensé qu'il me faille tant de courage pour peindre, que ce soit devenu si difficile

aujourd'hui et que j'en vienne aux mots, comme je n'aurais pas pensé que c'est en dénonçant la posture-idée de ma mère que je pourrais enfin commencer à affirmer les miennes.

Sommaire

Je tourne les pages, en avant, en arrière, je m'en amuse. Je suis bien. Libre de tourner autant de pages que je veux et dans n'importe quel sens, d'encadrer, de rayer, d'entourer, souligner, surligner, entreligner... Je souris profondément, il fait beau et mon café fume. Tout va bien.

Aujourd'hui je n'écris pas, je me repose la tête et passerais la journée entière à confectionner la collection de minis *Fouffies*, *Louise*.

Je découpe, je plie, je colle. Scalpel, ciseaux. Mousse plastique, tissus. Néoprène, pistolet à colle, super glu. Strass ou oeil, puis cheveux synthétiques et enfin pour certaines, des ailes, un pin's.

Je bois de la tisane, je fume et m'étirerais sur mon yoga hamac pendant les quelques pauses que je m'accorderais.

Je suis sous tension. Depuis hier, depuis que j'ai posté sur Facebook les premières pages. Il faut que ça circule. Mon sang, mon énergie, ma mélancolie, mon angoisse, ma joie, mon audace, mon texte, mon regards, mes regards.

J'écris beaucoup depuis 2019. Frénétiquement, le matin, au café.

Je n'ai jamais réussi à tenir aucun journal avant le projet *Acoeur*. J'ai bien tenté, à maintes reprises, à 14 ans, à 20 ans

et tout au long de mes études d'art. On nous conseillait de tenir un journal, des carnets, faisant état de nos investigations, questionnements, recherches. Avec des mots, des croquis, des images, réunis dans un même objet. Impossible. J'écrivais bien, esquissais mes idées, faisais des schémas, constituais de longues listes, mais sur des feuilles volantes que je jetais au fur et à mesure que ma sculpture avançait, mon tableau, ma musique, mes vidéos. Impossible de faire tenir dans un même objet quoi que ce soit. Je déchirais toujours la première page. Je recommençais, je réécrivais. Je re-déchirais la première page et j'abandonnais. Quant au *journal intime*, impossible d'écrire une intimité, un quotidien, ma réalité, de figer, d'inscrire pour toujours. Impossible de trouver *une* voix, un ton. Tant de tonalités.

Je parlais. J'ai toujours parlé, beaucoup, spontanément, sincèrement, consciencieusement. De mon intimité, de ma réalité, de mon parcours, de mon histoire, de mes problématiques, de mes investigations.

Jeune adolescente, je rêvais de devenir écrivain. Camus me transcendait. Saint Exupéry. J'avais tenté d'écrire *Emma* pour dire ce lien d'amitié et la déchirure, la guerre du Liban dont mon ami Ed s'était sauvé, recueilli et adopté par une famille française. Je ne me souviens pas avoir abouti ni pourquoi j'aurais arrêté d'écrire.

La toute première fois de ma vie que j'ai présenté un travail artistique, c'était un texte. *Le monde entier est à feu et à sang*. Un texte que je crois démodé aujourd'hui, relatif au Sida et à la guerre en Irak qui menaçait. En 2003 je lisais donc ce texte dans l'installation de David Momo Sam. Je tremblais. Guy

Tosatto, directeur du Musée de Grenoble, impressionné par cette performance-lecture m'a permis de réaliser avec le concours de la Ville de Grenoble ma première exposition *Parturiente*. Une parturiente est une femelle *en train* d'accoucher. 5 installations. L'une d'elles *Prendre le temps si loin de vous d'avoir envie de vivre* relative au viol et à l'inceste comportait un texte. Écrit avec de la laine noire sur de la moquette violette. L'écriture tremblait et s'accrochait à la moquette.

À Berlin, j'avais écrit une nouvelle *Jusqu'au noir les couleurs* mais la réécriture n'a jamais pu se faire, toujours pas. Je ne trouvais pas de relecteur, de partenaire complice pour corriger, approfondir, jeter et finaliser.

J'avais écrit *Tragédie d'amour*, monologue de théâtre à deux voix pour Markus, prose poétique, dont la véritable tragédie était qu'il ne comprenne pas un mot de français mon Markus. Il y a eu l'album de musique alors, à mon retour sur Grenoble, chansons en langue anglaise, *SorryS, Follow me (out of danger)* et l'adaptation du poème de Lord Byron, *My soul is Dark*, et tant d'autres, 13. Tentative désespérée de traduire la tragédie pour que Markus entende d'autres possibles. J'écrivais la musique et les textes, mais j'avais déplacé la musique des mots, leur mélodie, leur rythme. Il a aimé, il a pleuré, il a tremblé, il a bien entendu et s'est sauvé.

Ce que j'écrivais comportait bien une dimension autobiographique, mais toujours transformée, cachée, pudique.

J'ai toujours aimé écrire, adoré écrire, comme j'ai toujours redouté l'écriture. Pour mille raisons. L'écriture me semblait être à la fois salvatrice et très dangereuse pour moi. J'écrivais des heures, je révélais mon coeur, je soignais, j'apaisais. Il battait fort mon coeur, si fort, et faisait battre celui de mes lecteurs. La résonance des mots me fascinait, en moi, en l'autre. Mais quand je m'arrêtais d'écrire pour aller chercher mes enfants à l'école, je me retrouvais à écrire dans ma tête, à penser comme j'écrivais. Sous la douche, dans le métro, au café ou au parc, dans mon lit... Ce phénomène m'effrayait, me hantait, cette folie que je dompte aujourd'hui en m'accordant des pauses, en m'offrant un prochain chapitre plus léger, moins bouleversant, plus distancié, comme celui-ci.

L'écriture autobiographique m'était donc inaccessible, impossible. Comment pouvais-je écrire ma vie sans aborder frontalement l'histoire de ma vie et avec, les événements traumatiques et les secrets de famille ? À chaque étape : censure, autocensure. Pour ne blesser personne, mes enfants les premiers, ma grand-mère, mes parents, mes soeurs et mes frères.

Jusqu'à ce que ma grand mère meurt, jusqu'à l'épreuve *Acoeur*. Celle de revivre en boucle le cauchemar des agressions sexuelles, attouchements, de la violence conjugale, du harcèlement, du déni, du mépris, celle de redécouvrir la violence sociale, l'isolement, ma profonde vulnérabilité et ma puissante impuissance.

Jusqu'à ce que je publie quelques posts, quelques lettres, un témoignage. Mais toujours une peur grandiose des

répercussions, des malentendus, et du regard-jugement de l'autre bien entendu. Jusqu'au vertige.

Jusqu'à ce que je dégage un nouveau langage pictural, celui de la série *Revolt !*. Un langage universel et polysémique. Révolution picturale *Love me true* (2/5). Non seulement le lapin, le dauphin, la fleur... appartenaient à tout le monde et au *monde*, mais la fleur était aussi un sexe ! Le vase devenait drapeau, celui de Berlin, puis mur recouvert de graffitis, espace social urbain puis plâtre, celui de ma convalescence, où j'inscrivais le nom de chaque visiteur, comme celui des amis qui auraient signé le plâtre pour encourager mon rétablissement. Puis le plâtre s'est trouvé fendu, comme mon sexe, quand je m'impatentais de guérir. Chaque élément pouvait être lu de mille façons et mille fois, individuellement dans sa scène, ou dans l'ensemble de la peinture. Multiples niveaux de langage, richesse sémantique. *Youpi !* Je pouvais dire mille chose en un tableau, je pouvais dire qu'aussi complexe, riche, vertigineuse soit l'équation, on n'en mourrait pas et qu'il y avait bien harmonie, harmonies. Je pouvais animer des toiles muettes, hurler, animer le regard du visiteur, animer le débat et faire des toiles devant lesquelles on ne pouvait faire autrement que prendre du temps, prendre le temps, se poser, de se poser.

J'accompagnais chacune des toiles d'une composition au piano, je chantais en anglais. Il fallait des mots. *Police, brutalities, love, love, love, sure...* Plus j'avancais plus je voulais dire. Plus je devais dire. Plus j'avancais plus j'écrivais. Mais toujours je cachais, je dissimulais, je transformais. Je transformais ma rage en joie. Aucune ombre sur les toiles mais des couleurs, tout était lumière.

Jusqu'à *Je suis une artiste*, relatif à la dignité d'une artiste, destiné aux jeunes artistes et étudiants en art.

Jusqu'à ce que les agressions redoublent, jusqu'au cauchemar de la récurrence de ces agressions, du harcèlement et de mon impuissance.

Jusqu'à ce que je remplisse des cahiers à la pelle, d'un bout à l'autre, frénétiquement, le matin au café. Cahiers, carnets que je jetais dès qu'ils étaient pleins tant ils contenaient d'épreuves, de rage, de questions, tant les questions, la rage et les épreuves se répétaient. Malgré tous mes efforts, ma persévérance, ma détermination à m'émanciper, malgré mon travail, mes prières, ma volonté et mon courage, la mécanique du *cas social*, de la violence sociale et la figure d'une victime, les figures des victimes qui m'entouraient se dessinaient sur les pages. Pages après pages, carnets après carnets. Un cauchemar. À chaque nouveau carnet je pensais le prochain verra s'accomplir la victoire, les victoires. Bien sûr qu'il y a eu des victoires. Chaque jour a représenté mille victoires.

Manger ? Victoire ! Rire ? Victoire ! Peindre ? Victoire !

Jusqu'aux dépositions à vomir. Dépositions au commissariat de Police de Grenoble, à leur vacuité. Je disais *violence conjugale*, je voulais dire *violences conjugales*, mais je ne disais rien. Quelques lignes, quelques mots, affaire classée. Je disais *agression sexuelle* quand j'avais le nom de l'agresseur, mais je voulais dire *agressions sexuelles*, mais je ne disais rien. La déposition, truffée de fautes d'orthographe, confuse, abstraite, légère me dégoûtait, affaire classée. Je revenais pour dire encore agression sexuelle et je voulais

encore dire *agressions sexuelles*, j'avais compté : 15 en 3 ans, dont 10 la 9 dernière année, mais je ne pouvais pas. Agressors anonymes. Pas de témoin. Parole contre parole. *On vous conseille d'arrêter de mentir*, affaire classée.

Jusqu'à ce que j'aïlle au bout du projet *Acoeur*, 3 années et un mois et jusqu'à ce que je ferme le lieu, enfin. Jusqu'à la finalisation de ma série *Revolt !*. Jusqu'à ce que je m'isole du monde, jusqu'à ce que je déménage.

Jusqu'à ce que je me rende compte qu'il faudrait cent ans peut-être pour lire cette série de peintures, pour en vivre, pour considérer son équation. Ses équations.

Jusqu'à ce que je lise Facebook, ses posts, ses voix, sa frénésie. Jusqu'à ce que mon coeur s'arrête, batte, éclate face à vos posts, leur absurdité, leur beauté, leur richesse, leur sécheresse, leur talent, leur laideur. Jusqu'à les suivre. Vos victoires, vos questions, votre mépris, vos bouteilles à la mer, vos espoirs, votre soutien, votre littérature, votre poésie, votre vitalité, vos sincérités, vos combats, vos blagues, vos objets, vos corps, vos voix, votre musique, vos couleurs, vos vidéos, vos maladroites, votre génie. Nos maux, nos joies. Nous autres. Jusqu'à nous quelque part.

Jusqu'à ne plus parvenir à peindre quoi que ce soit, jusqu'à considérer qu'aucun peintre ne s'est jamais fait entendre sans le concours des mots, ceux d'un autre sur son travail ou les siens propres.

Jusqu'à l'évidence, jusqu'à la pertinence, jusqu'au désir. Jusqu'à vous aujourd'hui.

Blues

Je suis assise à la terrasse que je ne peux nommer au vue du harcèlement que je subis encore. Incognito-stylo, carnets, tabac, téléphone. J'écris frénétiquement au soleil d'un café. Tant que faire se peut.

Je viens ici chaque matin, depuis que j'ai quitté le quartier Saint Bruno et son enfer, quand le temps s'y prête et quand le soleil brille. J'aimais tant mon quartier, cet enfer mon enfer et celui de ma fille.

C'est la fin de l'hiver, j'en profite, bientôt je rechercherai l'ombre. Le serveur m'offre mon deuxième allongé, *C'est gentil !*

Je suis bien partie, enfin ! J'ai bien traversé une certaine place, un certain cours, une certaine rue pour en rejoindre d'autres. Je suis ailleurs, enfin.

J'ai bien fermé *Acoeur*, je suis bien allée au bout du projet et même un peu plus loin, un mois de plus. 3 ans et un mois. Mars 2018-Avril 2021.

La dernière agression sexuelle aura eu raison de moi. *Acoeur is dead.*

Les derniers mots de trop *il faut que tu fasses un nettoyage, si tu veux je te le paye, pas besoin de te déplacer, c'est en ligne, par internet. Nettoyer quoi ? Je connais quelqu'un qui fait ça,*

je te l'offre. Mais nettoyer quoi ?! Je pense que si tu attires autant d'agressions, c'est qu'il faut que tu « nettoies » et je connais quelqu'un qui fait ça très bien. Il est super. Mais nettoyer quoi ? Les « entités », les entités qui génèrent cette attraction... C'était trop. Ça m'a gavé.

Quant à leur Tu dois travailler plus sur toi-même pour éviter de revivre ça. Vertigineux. J'ai perdu mon sang froid plus d'une fois les dernières semaines: vas dire ça aux enfants violés de travailler plus sur eux- mêmes ! Ou aux familles entières ou déchirées qui traversent des territoires entiers à la recherche d'une sécurité de travailler plus sur elles-mêmes !!!

Mais comment en est-on arrivé là ?! Merde, je pleure... C'est toujours mieux que cette rage intersidérale qui menace de me paralyser. De nous paralyser.

Mille conseils, mille critiques, mille remarques, mille astuces... J'avais beau dire *Tu sais, quand tu tiens un lieu 3 ans, mettre 15 personnes à la porte parce qu'elles t'embêtent, te menacent ou menacent ton projet, c'est pas si énorme, rien n'y faisait. Et comme je suis seule, femme, généreuse, passionnée et passionnante...* Non plus.

Sur les doigts de mes mains je compte celles et ceux qui ont simplement écouté, entendu, reconnu. Que c'était dangereux et dégueulasse de se faire peloter, soulever par la chatte, embrasser de force, tâter le cul, baisser le pantalon avec la culotte jusqu'aux chevilles, se faire pousser dans les escaliers pendant 4 étages, insulter, cracher dessus, frapper, menacer, harceler et j'en passe. Emmerder.

L'expérience de ces 3 années *Acoeur* est un trésor d'humanités. Un portrait social considérablement révoltant, inquiétant, dangereux. Quand on est seule. Beau, sublime, extraordinaire, inédit.

Sur les doigts de mes mains celles et ceux qui ont compati sans juger, sans me culpabiliser, sans chercher à comprendre ce que je pouvais bien avoir fait pour provoquer ça.

Incroyable cette idée selon laquelle je ne savais pas me défendre, quand j'ai mis tant de personnes à la porte, manu militari ou plus discrètement, mine de rien, 50 ? quand je n'en n'ai pas laissé entrer des dizaines, ou revenir d'autres dizaines, 60 ? Cette idée que j'étais *Trop gentille, trop séduisante, trop maternante, trop ouverte, trop libre*, quand ce n'était pas *avant-gardiste, phénoménale ou géniale*.

Je dessine un coeur, mais rien n'y fait. Je dépose mon stylo, je lève les yeux au ciel et plonge dans mon café mais la question reprend.

Comment en est-on arrivé là ? Je me mouche, je respire Grenoble. Je m'étire sur ma chaise.

Je suis une artiste.

Putain, comme la ville est belle baignée de soleil, comme c'est rassurant, comme c'est bon. C'est vrai que c'est beau la vie. C'est beau quand on est heureux, en sécurité ou quand il fait beau. Ce ciel, les façades en joie, les toits. Pigeons.

Comment en est-on arrivé là *Virginia** ? À cette rivière de désespoir ? À la question du vrai et du faux, au fake et au woke ? Au sentiment de devenir « folle », aux suicides des enfants ?

Je me garderai bien d'énoncer les possibles responsables tant il semble évident que ce sont nous et nous maintenant. Faudrait-il nous nommer chacun pour nous reconnaître ?

Oui, j'en suis convaincue. Faudrait-il nous nommer chacun pour nous reconnaître ? Oui, j'en suis convaincue.

Je fume. Je respire mal. C'est si compliqué, si complexe. Vertigineux.

J'allonge mes expirations. Je tourne chacun de mes pieds dans un sens, puis dans l'autre, j'assouplis mes poignets. Une gorgée d'eau.

C'est encore l'hiver. Février 2022.

Je pense que nous sommes bien d'accord sur le fait que les violences faites aux femmes sont égales aux violences faites à tout être vivant vulnérable.

Enfants, ados, personnes âgées, adultes, nourrissons. Violences, violences sexuelles, maltraitance. Physique, psychologique. Morale.

* Virginia Woolf

Nous sommes aussi d'accord sur ce fait je pense : nous sommes tous vulnérables. Nous sommes tous victimes. Maintenant, demain, hier. Certains font avec ce handicap toute leur vie. D'autres plusieurs fois dans leur vie. Et chacun de nous vit avec.

Nous sommes tous traumatisés. Et quiconque considèrerait que les femmes le sont plus que les enfants ou moins que les animaux serait un.e extrémiste.

Il faut que je mange. Je me lève. YO ! Je m'étire encore. Un verre d'eau, une casserole. Je vais faire une soupe. Eau, lentilles en conserve, bio, de la ratatouille bio. Je m'étire. J'écoute *Fip radio 24/24*. Quand ça bout j'envoie les spaghettis bio aussi. Tranquille.

L'humain est une victime de sa société, je n'invente rien. Quelle que soit la société. La famille, les ami.e.s, le quartier, le boulot, le couple, la secte, le clan... : le groupe.

Du sel et du poivre. Dans le fauteuil noir. Dans l'assiette creuse que ma grande soeur a ramené de Tamanrasset il y a déjà 31 ans, juste avant que les frontières ne ferment... Je m'assois, cuillère à soupe en main, ça fume, un souffle, *Bissmillahi **.

Serais-je tombée sur les seules femmes *mauvaises avec moi à chaque fois* ? Ce sont bien elles, Virginia, qui m'ont donné envie de me pendre, à chaque fois.

* *Au nom d'Allah*

Époustouflantes *elles*. Ahurissantes. Sidérantes. Arabesques. Car si les agressions m'ont considérablement secouée et fragilisée, si les agresseurs étaient bien des *mâles*, qu'à leur contact je me sois trouvée salie, meurtrie... ce sont bien les femmes, les policières, les féministes, les voisines, les amies, qui m'ont achevée.

Il aurait fallu leur ressembler, il aurait fallu avoir fait les mêmes choix, il aurait fallu penser pareil, il aurait fallu avoir la même culture, le même mode de vie, le même rythme, les mêmes obligations. Il aurait fallu avoir le même langage, la même langue, la même méthode. Jumelles.

Il aurait fallu entrer dans leur cercle, il aurait fallu intégrer leur collectif, leurs codes, leur bande, leur mode, pour bénéficier de leur soutien, de leur protection, de leur solidarité, ou d'une tendresse, d'un regard, d'un geste, de leur empathie, d'un sourire. Il aurait fallu me retrouver mâchoires fracassées ? Hospitalisée ? Il aurait fallu vous convaincre ? Vous séduire ? Vous plaire ? Vous baiser ?

Je pleure.

Pourquoi en arriverait-on là *Virginia* ?

Je m'insurgeais : la sororité pour qui ?!

Anniversaires

Aujourd'hui je suis mère depuis 21 ans. J'en ai 40.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, c'est bien le statut de mère qui m'a permis d'engager ma carrière d'artiste.

Quand je quittais mon conjoint pour violences à 19 ans et demi, mon fils sous le bras, je découvrais à ma grande surprise un droit: la CAF me versait l'*allocation parent isolé*. Je n'en avais jamais entendu parler. Un minimum vital qui m'a permis d'avoir un toit sur la tête, de remplir mon frigo, de bénéficier de soins médicaux quand j'en avais besoin, idem pour mon fils : une sécurité sociale.

La naissance de ma fille 2 années plus tard a consolidé cette sécurité : je bénéficiais désormais des allocations familiales qui m'assuraient une sécurité sociale jusqu'au départ de mes enfants du foyer. J'étais précaire, certes, mais j'avais une vraie sécurité sociale. Toujours un toit, toujours à manger, toujours des soins médicaux.

Je quittais le père de ma fille dont j'étais amoureuse, mais qui ne comptait finalement pas respecter le contrat initial que nous avions passé en nous engageant dans cette nouvelle grossesse, *Que nous restions ensemble ou pas, nous resterions chacun à la disposition de notre fille, prendrions en charge mutuellement son quotidien.*

Mais *surprise* ! Dès le 4ème mois de grossesse, monsieur mon amour s'est mis en tête d'oser enfin faire ce qu'il n'avait

jamais osé faire de sa vie. Il partait en week-end, sac à dos, guitare sous le bras, couverture, jouer autour du feu et s'absentait de plus en plus... Puis il partait à Paris rejoindre une amante. J'avais été jalouse une nuit et une journée entière. Puis plus jamais. La jalousie est un poison mortel. Je ne comprenais pas ce qu'il considérait faire qu'il n'aie jamais fait de sa vie. Travailler ? Non, il avait déjà travaillé. Baiser ? Non plus. Oser être déloyal vis à vis de sa famille ? Peut-être. Certainement même. Il avait toujours été loyal avec sa famille, trop, beaucoup trop certainement. Je comprenais qu'il se jouait là quelque chose d'essentiel pour lui, de vital, mais je regrettais qu'il considère que ce soit nous la famille avec laquelle il comptait oser être déloyal, puisque notre famille n'avait pas même pris corps encore. Fuck. Je comprenais qu'il faisait une erreur comme je voyais que l'erreur était totale, heureusement pas fatale, mais la communication devenant désormais improbable, ni les lettres, ni les entretiens dans la cuisine, ni dans le salon, ni même dans la chambre, ni les larmes, ni les mots, ni les silences et ni les gestes ne changeraient rien à la situation. Je respirais. Fuck ! J'aimais beaucoup cet homme, infiniment et lui suis infiniment reconnaissante de ce qu'il a fait naître en moi, de tout ce qu'il a fait naître en moi. Mais il avait transposé, transféré sur nous, notre enfant à venir et moi et s'était considérablement mis à planer du cul. Triple fuck.

À la naissance de notre fille, Monsieur a intégré une formation de musique sur Paris. Madame Anton, sur Grenoble, oeuvrait passionnément à son art, sa fille au ventre, à dos, ou entre les cuisses de *Doudou*, peluche géante à taille humaine d'une femme de couleur enceinte. La peluche avait donc un ventre rond et plein, une poitrine, mais pas de bras. Aucun bras. *Doudou* est une des cinq installations réalisée entre 2002 et

2003, pour ma première exposition individuelle *Parturiente*. À noter qu'on nomme *parturiente* une femelle en train d'accoucher. Dans l'action. *Doudou* répondait à ce que j'avais observé quelques années plus tôt, alors que je vivais dans un petit village du Sénégal. *Doudou* considérait cette femme en particulier, seconde épouse sur 3 (ou 4?) de la maison voisine, que j'avais visitée dans sa chambre et qui avait donné naissance à 5 enfants, à 23 ans. À celle qui avait quitté l'école à 15 ans malgré de bons résultats et rêvait de s'échapper de son quotidien, de voyage, de liberté et de littérature. Celle parmi tant d'autres qui m'ont convaincues de rentrer en France et de devenir artiste.

Doudou n'avait donc pas de bras pour elle-même, mais des cuisses au creux desquelles ma nourrissonne siestait. L'exposition présentait *Doudou* dans un box-vitrine, assise sur le sable (sciure de bois), adossée à l'ombre peinte d'un baobab. Elle était cousue de collants de laine brune, remplis de ouate. Pour les seins, l'extrémité des collants, en mode gants de toilette sympas. Mais pas de bras. Une scène silencieuse, une autre ombre peinte sur la paroi adjacente du box-vitrine: celle d'un enfant baignant dans sa bassine. *Doudou* ne portait qu'un pagne blanc à motifs bleus que j'avais fait faire quelques mois plus tôt au Burkina Faso, où j'avais visité une des soeurs et le père de Thomas Sankara*.

* Thomas Sankara: Président de la République de Haute-Volta de 1983 à 1987, république qu'il rebaptise *Burkina Faso* ou *Pays des hommes intègres*. Anti-impérialiste, révolutionnaire, socialiste, panafricanisme et tiers-mondiste, il est abattu lors d'un coup d'état le 15 Octobre 1987.

Beaucoup de gens qui m'ont rencontrée ignorent que je m'appelle aussi *Fatima* depuis l'âge de 16 ans, surnommée *Fatou* dans mon village de la banlieue dakaraise, Keür N'Diaye Lô. Le *keür* en langue wolof, c'est le village. Le village de N'Diaye Lô, et celui de Fatou.

À 21 ans je décidais donc de me séparer de l'homme que j'aimais tant, aimant moins le père naissant qui aveuglait l'homme devenu sourd. *Jamais !* Je me désolidarisais. Je ne pouvais cautionner. Mais aussi comique que cela puisse paraître, notre séparation n'a pas permis d'accéder à une relation parentale plus justement équilibrée. En le quittant je devenais sa dévouée. J'étais désormais à sa disposition, à son service, tributaire de son emploi du temps wall again toujours en mode plane du cul, de son timing et ses annulations.

Je devenais équilibriste, me pliant à sa volonté pour permettre à notre fille de jouir de son père en paix, autant que faire se pouvait. J'ai bien heureusement déménagé à Berlin 2 années plus tard, lui accordant l'intégralité des vacances scolaires pendant 5 ans. *Mazeltof !**

Il y a mille façons de s'émanciper de la loyauté familiale: annuler le prochain Noël en famille, le prochain anniversaire, refuser de venir en aide, refuser les coups de téléphone, éteindre le téléphone, bloquer un correspondant, prendre de la distance... Dire non, dire certainement pas, peindre, raccrocher au nez, jouer de la guitare, chanter, écrire une lettre, une chanson, un livre...

* littéralement *bonne étoile*, du yiddish ou de l'hébreu.

J'avais donc allaité ma fille chaque nuit de novembre et décembre 2003. Je veillais, me réveillais, se réveillait, allaitais, veillions, se rendormait, veillais, me rendormais. Au rez-de-chaussée surélevé du 15 rue René Thomas, dans ce salon grenoblois au parquet sombre, abîmé et gras, je lançais chaque soir le même cd en boucle baignant chaque nuit. *Melody at night* de Keith Jarrett, sorti en 1999. Keith avait encore assuré !

La lune avec ma fille et la lune en orbite qui luit sur le parquet en bois, la lune qui passe et traverse le salon, la lune en suspend, encore. J'accueillais ma fille au coeur de ma montagne, j'accueillais le pianiste convalescent et j'accueillais la lune.

Mon fils adoré nous rejoignait gaiement à l'aube, sous la couette du canapé déplié. Paix au plafond. De l'aube à l'aurore, nous observions l'étoile en carton entourant la douille et l'ampoule accrochées au plafond qui rosissait à 3 mètres de nous. Dans le silence du matin, mon fils et moi observions de concert l'objet qui semblait à cette heure éteint si petit au centre du plafond. Ma fille sait combien son frère et moi aimions partager notre regard sur le même objet. Nous nous éveillions.

Je n'étais pas qu'une femme. J'étais une mère aussi et une artiste.

J'ai toujours été heureuse et mélancolique. Révoltée et profondément confiante. L'activité artistique m'a très tôt permis de reconnaître que tout est plastique: les émotions, les pensées, les personnalités, les destins. Qu'il y a bien une

marge, que l'on peut assouplir, étirer, réunir, distinguer, affermir, tendre ou briser. Je suis de celles qui rient dans la catastrophe, qui savent que même sous les bombes, même dans la maladie, même en chaînes, il y a des gens qui s'aiment, qui se sourient, qui dansent, qui rient, qui chantent, des enfants assoupis, la paix.

Je suis de la première génération de femmes mères isolées issues du milieu populaire français qui ont pu élever seules leurs enfants, étudier, voyager, entreprendre, dans la dignité. Française. Indépendante si l'on peut dire, tout du moins : qui peut se passer de la protection d'un conjoint quand celui-ci met leur vie en danger ou les méprise (consciemment ou non). Chose inconcevable quelques décennies plus tôt. Oh bien sûr les femmes pouvaient déjà voter, travailler, disposer de leur argent, de leur corps, divorcer ou choisir leur conjoint... Mais quand celles-ci se trouvaient handicapées ou inaptes à travailler, elles n'avaient aucune autre possibilité que de s'en remettre à la protection de leur famille, de leur conjoint... de quelqu'un. Moi, je n'ai eu besoin de personne, comme toi Virginia. Toi grâce à l'héritage de ta tante Mary, moi grâce à la protection de la Caisse d'Allocations Familiales.

Pour être précise sur le handicap ou l'inaptitude à travailler, je parle là d'une femme qui a subi violences, agressions, viols, abus, mises en danger, grands dangers et qui malgré ses efforts se retrouve interdite malgré elle à jouer le jeu de la société, en incapacité à entrer en relation sociale, qu'elle soit professionnelle ou non, tant c'est devenu risqué, l'agression de trop, la mauvaise rencontre de trop, et tant les résonances de la peur, du danger, de sa propre vulnérabilité font écho dans son présent. Pour 3 mois, 6 mois, 3 ans...

Je parle de celles qui ont dû subir toute leur vie le même affront, la même violence, à répétition. Je parle aussi de nombre de femmes artistes. Je parle de ces proies faciles et à répétition, à base de petits riens ou de grands chocs, qui revivent ad vitam aeternam ou plutôt celles qui ont l'impression de revivre ad vitam aeternam le même scénario. Je parle de celles qui n'ont pas de répit, il faut vivre et sortir de la précarité.

Celles qui, considérablement secouées, abîmées, doivent aller travailler et se retrouvent encore pelotées, tâtées, maltraitées, abusées par leur chef, leur boss, leur collègue, leur voisin... Celles qui ne font pas peur, celle qui ne se battent pas autrement qu'en fuyant. Celles qui même si elles se battaient ou s'étaient battues n'auraient pas été considérées. C'est toujours parole contre parole la main au cul, le harcèlement... Celles dont la seule arme est le courage de fuir, celles qui n'ont pu encore éviter de subir, celles dont le seul courage est de trouver un autre poste, un autre job, un autre emploi. Une autre épreuve. Tant que faire se peut.

Tous mes patrons ne m'ont pas agressée. J'ai une fois abandonné mon poste de serveuse parce que mes patrons votaient Front National. L'année de l'élection de Jacques Chirac face à Jean-Marie Le Pen.

J'ai été virée du jour au lendemain à Berlin, alors que je servais dans un petit café depuis 8 mois. Un client m'avait montré comment il signait et s'amusait qu'une signature puisse tant dire de la personnalité de quelqu'un. Il m'avait alors tendu le papier sur lequel je signais aussi. Mon patron assistait à la scène et voyant que ma signature consistait à mon prénom en français suivi d'un mot en langue arabe, il a

avait bégayé *Tu, tu, tu as du sang arabe ?* J'avais fait basculer ma main droite sans mot dire, mais je pensais *chouia**. C'était à l'époque d'une polémique fortement médiatisée qui publiait les mots de Thilo Sarrazin, raciste et islamophobe. Sa femme avec qui j'avais pu m'entretenir au téléphone quelques jours plus tard avait fait l'effort de sa franchise, *Oui, c'est bien ça, je suis désolée, c'est ta signature, il ne peut pas.*

J'ai démissionné de mon poste de professeure vacataire en arts appliqués dès la deuxième année aussi: alors que je dénonçais, vidéos des élèves à l'appui, témoignages par dizaines, le racisme-sexisme d'un professeur d'histoire géo hystérique, celui-ci n'avait ni été signalé, ni blâmé, ni suspendu, ni soigné...

Il avait été entendu et remis à l'heure dans un bureau. Aucun des élèves ne l'avait jamais insulté ou giflé, ni même crevé ses pneus. Aucune des élèves ne lui avait craché dessus non plus. J'avais pris la responsabilité de porter la voix des élèves. Le bruit a couru. Quelques heures plus tard, un professeur de français m'avait insultée, *Tu n'es ni professeure, ni conseillère d'éducation, tu n'es que va-ca-taire ! Tu te prends pour qui ? 1942 !* Le professeur de français m'accusait d'avoir vendu un juif.

J'ai ce handicap de ne pouvoir me plier à *ainsi va la vie*. Aussi géante et bien pensante soit la structure pour laquelle je travaille, je ne peux participer à un projet éducatif qui resterait indifférent au danger que représente un professeur saboteur d'humanités.

* Chouia : *petite quantité*, dialecte arabe.

Mon handicap me pousse à faire autrement, ailleurs, encore et autrement et me met en danger.

Je suis de ceux dont le souffle est si court par moment, en état de choc, haletant, celles dont les mains tremblent, ceux qui luttent avec leurs angoisses, je suis choquée.

Je suis de celles et ceux qui s'évanouissent, qui perdent connaissance. Je suis de celles et ceux qui ont peur du nombre, des groupes, des réunions, des soirées, de celles et ceux qui redoutent les réunions, les soirées, le nombre, les groupes, les vernissages, les réunions... Pas seulement parce que le groupe représente par son nombre une plus grande quantité d'agresseurs potentiels, mais parce que le groupe représente aussi un plus grand nombre d'indifférent.e.s. J'ai du mal avec l'indifférence. L'indifférence tue. J'ai du mal avec le groupe, avec le nous. Avec le nous dans l'indifférence.

Faudrait-il nous nommer chacun pour nous reconnaître ? Oui, j'en suis convaincue.

Je suis une armée.

Je suis une armée d'handicapé.e.s, de victimes, d'ami.e.s online. Je suis une armée de témoins, de regards, de suspects.

Je suis de celles et ceux qui à un moment donné se trouvent en situation de handicap. En situation critique.

Alors, ad vitam aeternam la crise morale ? Peut-être ... Qui sait ? Je souris. Certes je suis bien secouée, mais je ne plie pas. Je ne plie pas, je m'étire. Je m'étire et j'écris Virginia. Je

résiste malgré moi à notre société. Je suis une contorsionniste. Je résiste malgré moi à notre société, à répétition. Elle m'afflige. Je suis une araignée. Elle me heurte. Je suis une artiste. Elle m'angoisse. Fuck yo.

Je parle de moi.

Je suis *belles*.

Je ne suis pas seule.

Saint Bruno

Qu'on imagine un quartier moyen avec à son centre une place. Une large place d'est en ouest, partagée en deux parties sensiblement égales.

Côté est, un parking où se tient chaque matin sauf les lundis, un marché populaire. Chaussures, parfums, fruits et légumes, fromages, poulets rôtis, bricks chaudes et galettes, fleurs et plantes, vêtements, outils, lunettes de soleils, produits d'entretien, matelas, gadgets et jouets, petit électroménager, sacs à main, sous-vêtements... Cette partie de la place abrite aussi cafés et terrasses, kebabs, restaurants orientaux, asiatique, épiceries, une herboristerie, une boulangerie, deux boucheries, une agence de voyages, un bar à chicha, une pâtisserie... Au sud une église qui donne son nom au quartier.

Côté ouest, cafés, tapissier, kebab, service infirmier, cuisines aménagées, pâtisseries et pains orientaux, club des retraités, épicerie, laverie automatique, pizzeria, la bibliothèque, La Poste, l'Union de quartier... Le parc entouré de platanes et de bancs, une dragonne géante de bois avec ses filets, ses cordes, ses poutres, ses escaliers, qu'on traverse jusqu'au toboggan. Des chiens, des balançoires, encore des bancs, un mini parc grillagé pour les plus petits enfants, sa mini maisonnette en bois peint, une autre maisonnette plus grande, un autre toboggan. Un grand bassin aujourd'hui condamné dans lequel je me baignais enfant avec mes soeurs.

Sur cette place nous nous rencontrons, nous croisons, nous rejoignons, nous *entretenez*, nous réunissons. Habitants et

voisins, seuls, en couples, en groupes, de tous âges. Familles, enfants, français, amis, tunisiens, potes, algériens, associations, personnes âgées, américains, grands-parents, collectifs, péruviens, groupuscules, marocains, ados, sud américains, brésiliens, kosovars, arméniens. Depuis 40 ans au moins. Propriétaires, locataires, sénégalais, italiens, assistantes maternelles, espagnols, portugais, libyens, sous-locataires, colocataires, béninois, irlandais, femmes de ménage, indiens, réfugiés, émigrés, thaïlandais, irakiens, acrobates, immigrés, libanais, sans domicile fixe, en mesure d'expulsion, expulsés. Choristes, musiciens, instrumentistes, compositeurs, interprètes, japonais, architectes, photographes, mexicains, graphistes, infographistes, squatteurs, graveurs, allemands, suisses, performeurs, colleurs, vidéastes, australiens, cinéastes, autrichiens, dessinateurs, sérigraphistes, comédiens, sculpteurs, palestiniens, soudeurs, éducateurs, animateurs, travailleurs sociaux, infirmiers, médecins, pharmaciens, thérapeutes, ostéopathes, acupuncteurs, chamans, sorciers, chercheurs, ingénieurs, professeurs, formateurs, en formation, instituteurs, religieux, athées, laïques, bibliothécaires, archivistes, journalistes, artisans, commerçants, indépendants, entrepreneurs, en scoop, en start up. Touristes, aventuriers, voyageurs, serveurs, cuisiniers, barmen, chômeurs, RSAistes, étudiants, retraités, co-workers, alcooliques, dépressifs, toxicomanes, égo-tripés, sous égo-tripés, extrémistes, philosophes, prostitués, michetonneurs, fonctionnaires, voleurs, bandits, truands, assassins, mafieux, violeurs, tripoteurs, harceleurs, trafiquants, dealers de coke, de shit, de beuh, de dopes, de clopes, de tout... Pauvres, précaires, bourgeois, riches, classe moyenne, millionnaires, tiers-mondistes, altermondialistes, capitalistes, anticapitalistes, autonomes, extrémistes, indépendants, co-dépendants,

interdépendants, sous curatelle, sous tutelle. Politiques, apolitiques, politisés, politisant, apolitisant, de gauche, de droite, d'extrême gauche, du centre, d'extrême droite, de tous bords. Écrivains, roumains, poètes, auteurs, militaires, déserteurs, mâtons, anciens détenus, futurs détenus, chorégraphes, anarchistes et pseudo anarchistes, anti-fascistes, racistes, féministes, fascistes, européens, anti-européens, orientaux, moyen-orientaux, asiatiques, africains, anglais, australiens, japonais, allemands, syriens, turcs, parisiens, irakiens, indiens, russes, clandestins, émigrés, immigrés, réfugiés, exilés, sans-papiers, flicaille, Renseignements Généraux, flics en voiture, à vélo, à pied, j'ai vu enfant la police montée à cheval, sur cette place. Caissiers, manutentionnaires, livreurs, postiers, yogis, danseurs, russes, footballeurs, polonais, nageurs, volleyeurs, camerounais, marcheurs, chinois, randonneurs, cyclistes, aventuriers, éboueurs, serveurs, cuisiniers. Paranos, schizos, hystériques, autistes, trompettistes, à troubles autistiques, en situation de handicap psychique, physique, psychiatrique, moral, accompagnés, accompagnants, convalescents, plombiers, maçons, peintres, aidants, en traitement, non traités. Malades du cancer, patients, du coeur, de l'estomac, des poumons, en stade 1, en phase 2, en stade 3 en rémission, en récurrence, en soins, en congés... Rastas, punks, discos, babacools, grunges, teufeurs, rappeurs, rockeurs, hétérosexuels, lesbiennes, gays, bisexuels, transexuels, queers, intersexes, asexuels, cisgenre, dyadiques, has-been, open, à la mode, in, out, à l'ancienne, classiques, funks, folks, pops... Pigeons.

Relecture

- Allô ?
 - Yo Rachel !
 - Yo nigga !
 - Alors ? T'en dis quoi ?
 - C'est bon.
 - C'est bon ?
 - C'est bien. Ça m'a donné le tournis. Ça m'a essoufflée.
 - Ok. Et ?
 - Comme si tu t'étais mise au centre de la place les bras tendus en tournant sur des générations.
 - Ok donc je publie ? C'est bon, je le publie ? Le 5 ? Je le publie ?
 - Oui oui ! Mais d'abord on corrige les fautes.
- Je ris. (...)
- Ça y est, c'est publié !
 - Nickel.
 - Mais là j'ai un soucis putain... De quoi je vais bien pouvoir leur parler maintenant ?
 - Ah.
 - ...
 - T'avais pensé à quoi ?
 - Ben j'avais pensé à pleins de trucs ! Par exemple un souvenir de peintre ! J'aurais pu leur partager l'expérience d'un portrait, celui de Suzana ! Quand je suis revenue des chiottes et qu'elle pleurait face à son portrait ! Olala, quand elle m'a dit *Tu as représenté le masque de moi que je hais le plus* en larmes !
 - ...

- Ou un nu fou ! La bite géante de Philip par exemple !
- ...
- Sinon, à la base, j'avais pensé décrire *Acoeur*. Je pensais poser le décors, la lumière, les ambiances... Mais là, après *Saint Bruno*, ça va pas le faire du tout.
- Ah oui non, surtout pas *Acoeur* là ! Ça va gaver grave !
- C'est clair !
- Non non non. Là faut casser l'rythme. Faut faire un break, faut respirer... Tranquille Sarah.
- Oui c'est clair putain merci !
- Cool !
- Ouf putain ! Putain merci Rachel ! Pas la peine de leur parler de BB alors ?
- Non.
- Yes !
- ...
- Mais le problème c'est que depuis vendredi tout à changé ! Depuis mercredi même ! J'aurai beaucoup moins de temps pour écrire putain ! Rien à voir ! Ça change tout ! Putains de trajectoires.
- Nan mais là il faut casser le rythme Sarah... Par exemple tu balances un sonnet.
- ...
- Un sonnet !
- Quoi un sonnet ? Le chapitre 6 ?
- Oui ! Le chapitre 6, c'est juste un putain de sonnet.
- Euh... Un sonnet sur le cancer de BB ?
- Non ! Un truc printanier, renaissant, joyeux, fleuri...
- Ah.
- Pour le chapitre 6 tu fais une page seulement. Juste une ! Que ça respire ! Un sonnet ou un poème en alexandrins...

- Mais yes ! En alexandrins le chapitre 6 ! Ha ha ha ! C'est bon ça !
- ...
- Mais Rachel, je leur parle de quoi dans le chapitre 6 ?
- T'as qu'à faire un dialogue !
- Ah oui ?
- Oui, par exemple le coup de téléphone de mercredi quand elle t'a annoncé que ça n'allait pas. Mais juste le début. Tu dis pas qu'elle a le cancer. Tu fais un mini chapitre. Tu mets juste *allo, bla bla, faut que je te dise un truc...* et t'arrêtes là, net ! Ça laissera le temps aux lecteurs de respirer tu vois.
- euh ... La communication téléphonique... je l'écris en alexandrins ?
- ...
- Je peux faire un truc très doux aussi... Sa petite voix dans la nuit du téléphone dans l'hiver et son *je voudrais bien que tu m'accompagnes*.
- ...
- Putains de trajectoires, ça va être chaud, c'est l'aventure man !
- Ouais c'est clair, mais ne parle pas de ça, ils n'ont pas à savoir.
- C'est clair ! D'abord les alexandrins et après on verra !
- Oui voilà ! Respiiiire Sarah !
- Ok, merci Rachel putain merci !
- Ça fait plaise ! Bon, je vais préparer le diner ! Et salam à BB, gardez la pêche mes soeurs !
- Yo bisous Rachel !

Tour de force **

Faire un break, je sais faire. Changer de quartier, déménager, aménager, changer de terrasse et de café, me retirer du monde, changer de rythme, de trajectoire et m'adapter, je connais. Respirer mes angoisses, seule, presque. Me masturber et faire une sieste, aucun soucis. Crayons, piano, guitare, pinceaux, musique ! .Faire chauffer l'eau, préparer une tisane, un thé, un café, une cigarette, avec plaisir. Faire le vide, laisser faire le vide, tant que faire se peut, et écrire.

Jouir fort de cette sensation inouïe de plonger en confiance dans ce nouvel ouvrage, *Un livre bordel !* , malgré ma grande précarité et bien que l'écriture ne me rapporte pas plus de sous que la peinture et même carrément moins. Jouir de l'audace ce megafuck de taille au stress social, à la rentabilité de l'artiste, au système ! Aucun plan, aucun scénario, aucune trajectoire, sinon la certitude qu'un ouvrage littéraire voit le jour, le mien et que j'accouche encore ! *Quelle audace Mame Anton' ! Quelle tension ! Quel courage !*

Je monte sur mon yoga hamac, je fais la planche, me balance et m'étire joyeusement, profondément, gracieusement, célébrant ce nouveau projet, ce nouveau rythme, mon nouveau souffle, mes nouvelles perspectives, mais yes, enfin, un livre !

Mais BOUM BB ! Et tout à basculé. Tout et tout à coup.

J1, BB m'appelle en larmes. Sa médecin traitante, dans une grande maladresse l'a mise en maladie pour les 5 années à

venir, mais sans l'en informer. C'est en rentrant chez elle que BB découvre l'information sur le papier témoin et comprend que quelque chose de grave la menace. BOUM. Elle rappelle la médecin et s'inquiète *C'est un cancer c'est ça ? J'ai un cancer, dites-moi ?!* La médecin, bien embêtée s'excuse, *Je suis désolée, je n'aurais pas dû vous le laisser entendre, peut-être bien, oui, la chirurgienne vous dira tout vendredi.* BOUM. Je la rassure: *Je serai là.*

J3, 10 heures. BB me désigne officiellement *personne de confiance* * au près de l'institution médicale. La chirurgienne nous accueille longtemps. 1h45. Son charmant accent italien, son beau visage et sa douceur nous invite à nous assoir et le premier diagnostic tombe, écrasant. Je caresse BB franchement tout au long de l'entretien. ma main gauche entre ses omoplates. Je trace un cercle large sur le haut du dos, je masse lentement, je masse en rythme, blanche après blanche, pour maintenir BB en éveil, pour que le temps ne s'arrête surtout pas. Je la caresse, je prends sa main, j'essuie une larme, j'embrasse sa joue. *Chérie* je répète, *Chérie...* Je pose ma main sur sa cuisse, je serre un peu. Cancer du rectum, vilain papillomavirus anal et cancer du vagin. BOUM. Quelques jours plus tard une tumeur au sein gauche de la taille d'une noix apparaîtra sur la scintigraphie, confirmant ce que BB sentait depuis longtemps déjà dans sa poitrine. BOUM.

* La *personne de confiance* représente et assiste le patient dans ses démarches et rendez-vous médicaux, apporte une aide concernant les décisions relatives aux soins, à la volonté du patient. Dans le cas où l'état de santé du patient ne lui permet plus de donner son avis, le médecin ou l'équipe médicale consulte en priorité la *personne de confiance*.

Le protocole de soin est clairement établi : première opération pour dévier l'intestin et le faire sortir par le ventre pour installer une poche en plastique à vie pour faire caca / séances de radiothérapie (combien ?) / deuxième opération ablation de l'anus, du rectum, du vagin, de l'utérus / chimiothérapie (combien de temps ?).

On rentre chez elle. Je la prends dans mes bras. On pleure.

- Je vais faire un tour chérie.
- Ah bon ?!
- Oui, il faut que je mange, il est déjà 14h, je reviens dans deux heures.

Il fait très beau mais je frissonne, *Brrr...* BB habite en face de mon ancien appartement, dans la même rue. Je suis de retour au quartier, pour combien de mois ? Je n'ai pas du tout envie d'être là, je n'en reviens pas... Back in Saint Bruno, en errance post-traumatique-BB-cancer-diagnostic-trip, pour les 2 prochaines heures. Fuck.

J'appelle le Zlass plusieurs fois en priant qu'il décroche mais il ne répond pas. Je déteste ce sentiment qui m'assaille, ce sentiment de ne pas maîtriser ce sentiment qui m'assaille. J'imagine une érection angoissante. J'envoie un sms. Pas de réponse non plus. Fuck. Je rejoins la place en mode pilote automatique. Yes ! Zlass et Base jouent à la pétanque sous les platanes. On se pose sur le banc, Zlass m'invite à lui partager la situation. Je lui annonce la couleur, lui m'écoute attentivement exposer l'équation, les équations, et il me fait du bien. Zlass m'apaise, me rassure, me donne du coeur. Il est précis, direct et simple. Sincère. Je mange un avocat, un

bout de pain, sur le pouce. Je taquine Base, il rit, je me réjouis.

À 16 heures, BB appelle son père, puis sa mère, en Autriche. Larmes. Angoisse. Tristesse. *Peu chère.*

Nous nous organisons : je suis confirmée personne de confiance et désormais nommée *accompagnante** , rémunérée par sa mère. Je compterai mes heures de présence et au téléphone. J'annonce 14 heures par semaine mais j'en fais 30 dès la première semaine. Je me rends disponible 24/24. Moralement, physiquement. J'accompagne littéralement de ma présence, de ma considération, de toute mon affection. Je défends aussi BB d'éventuelles méprises de l'équipe soignante ou d'un malentendu malvenu. J'optimise son confort, son bien-être et la communication entre BB et le monde, tant que faire se peut. J'arrondis les angles. Je masse ses pieds.

20 heures. Je prends BB dans mes bras avec mon manteau. Elle est si petite et ma fourrure sombre si épaisse que j'ai le sentiment d'être un homme solide, robuste et rassurant. J'entoure son petit corps, je plie mes genoux pour mettre mon coeur contre le sien.

- À demain chérie.
- Merci Sarah.

* *accompagnante*, personne qui assiste au quotidien un proche malade.

Je rentre à pied enfin et tout me paraît fou de beauté, sensuel, charnel, incarné. Le souffle chaud du printemps qu'on imagine presque, les terrasses pleines de Championnet sous les bourgeons, la place Victor Hugo, ses bancs, ses passants, ses façades, son ciel. De retour chez moi j'appelle un amant, *Je voulais entendre ta voix !* Je parle vite, je parle fort et petit à petit je me calme.

- Bisous.
- Bisous.

J 4, J 5, J 6, Marathon labo, hosto, pharmacie, chez elle, labo, pharmacie, SuperU, chez elle, pharmacie, labo, pharmacie, clinique... Nous préparons l'hospitalisation.

J7, Cette première semaine, j'ai écouté BB comme jamais, tout le temps, et sans répit aucun. 30 heures de sa vie, ses amours, son enfance, ses vacances, ses rencontres, ses histoires, ses amis, sa famille, ses potes. Son parcours, ses études, ses loisirs, ses embrouilles, ses passions, sa musique, sa sexualité, ses rêves, ses cauchemars, son désir...

Je masse ses pieds, son dos, je la rassure, je confirme les informations et l'agenda, *Je suis là*. Jour après jour nous nous connectons profondément, l'heure est grave. Je masse, je caresse, j'embrasse, je serre.

Nous nous réjouissons. BB de ne pas être seule, moi qu'elle ne soit pas seule. Affectées.

J8, 24 Février 2022. BOUM ! Poutine attaque l'Ukraine.

BB subi la première opération et donne un nom à son nouveau trou de balle ventral : Burschi.

- Burschi vient de *Bursche* ou *le garçon*, en Autriche. Quand on ajoute un « i », ça devient *mon petit*.
- Yo Burschi !

Aussi incroyable que ça puisse paraître, Burschi est né avec le smile. L'extrémité de l'intestin coupé et sorti par le ventre, large comme une grosse pièce de 5 francs, colle à la partie plastique de la poche, recroquevillée sur l'intérieur. À sa naissance, Burschi avait un visage type smiley sympa, mais sérieux. Je l'embrasse à travers la poche, pour BB.

- Les points sont nickels BB ! Du beau travail putain ! C'est top! Ils ont assuré ! Bienvenue à toi Burschi !

J'avais conseillé à BB de caresser la zone Burschi dès que possible et chaque jour après l'opération pour rester en contact privilégié avec cette partie d'elle, la garder bien éveillée, de sorte de ne pas se trouver amputée d'une partie d'elle-même, mais je n'avais pas penser à lui donner un prénom. BB l'a caressé dès son réveil et m'a demandé de lui apporter son miroir, *Pour regarder mon nouvel anus ventral*, dès son retour de la salle de réveil.

- Et ma chatte ? Mais c'est quoi ça ? Qu'est ce qu'elle a ma chatte ?! BB s'affole avec son miroir. Son sexe est peint de Bétadine. Pour quelle raison, je ne sais pas, par précaution sans doute.
- Mais qu'est ce qu'ils ont fait ? Mes poils sont tous collés ! BB appelle mon regard.

- Je me penche, soulève la blouse de ses jambes écartées, regarde attentivement et souris.
- C'est de la *Bétadine*, chérie, ils t'ont peint... un mini short ! Ha ha ah!
- Eeeeh ?
- Elle va très bien ta fufoune ! Une bien jolie fufoune BB, soit dit en passant, carrément exotique !

BB rit un peu, elle a mal. Je m'assoie aux pieds du lit et masse les siens. Je suis là.

BB et moi savons que l'aventure vient juste de commencer et la question est de savoir si nous aurons assez de courage, c'est si dur. Burschi est né le jour où Poutine s'est mis à bombarder l'Ukraine. J'ai le sentiment d'avoir sauté dans un train et je sais que je suis loin d'être la seule, saisie sur le vif, avec BB, mon livre, ses cancers et ce monde entier incontrôlable, affecté, avec cette liberté.

À 4 heures je me réveille et compulse le journal en ligne. *Libération, Le Monde, Courrier International*. Extraits vidéo du discours de Poutine la menace... J'hallucine de panique, je bascule. Un violent spasme me tord, je vomis dans la poubelle je trie plusieurs fois. Je n'en reviens pas ! BB + Poutine, à Saint Bruno, hard, mais je sais que ce sera beau aussi comme je sais que ce sera dur putain.

J'ai peur de mourir. Peur de Poutine. Peur de souffrir. Peur de la douleur, de leur douleur, peur du cancer, de la maladie. Peur qu'elle meure. Peur qu'ils meurent. Je panique pour les enfants. Je suis secouée fortement comme si j'étais montée

dans un train en marche, à fond les ballons, vers un autre nous.

Cello forever

- Mais vous ne vous êtes jamais rencontrées !
- Et alors ? On correspond, on se soutient, on se *like*, on s'aime !
- Et si elle était aussi différente en réalité que Claire L. l'est sur *Facebook* ? Publiant poésie sublime sur mots d'esprits humanistes, sensuels, libertaires, alors que dans la vraie vie, c'est la première à t'avoir dit que *si* tu t'étais fait baisser la culotte jusqu'aux chevilles et abusée par un inconnu au fond de l'atelier, c'est que tu l'avais cherché quelque part, que tu avais forcément une responsabilité et que c'était toujours 50/50 ces histoires là.
- Mais rien à voir ! Claire L. publie les mots des autres, des poètes reconnus, édités, renommés. Elle se la joue engagée, résistante, solidaire, sublime d'humanité, poétiste, mais elle ne parle pas du tout de ça sur *Facebook*, encore moins d'elle d'ailleurs...
- C'est con, parce qu'elle est tellement fleurie la Claire L. que si elle s'y mettait, elle nous en ferait voir de toutes les couleurs ! Et puis elle sait combien c'est dur d'être une femme putain, elle aurait tant de choses à dire.
- Oui, mais ça demande beaucoup de courage d'écrire, de s'exposer. C'est un sacré travail. Et puis les femmes pensent encore que parler, témoigner et s'exposer salit. Ou que si on parle de sa féminité, on est forcément étiquetées féministes radicales. Et comme la tendance actuelle n'invite pas du tout à partager son point de vue, ses opinions, c'est encore plus difficile d'oser dire soi.
- C'est drôle, parce qu'elle est loin d'être pudique en plus !

- C'est clair, mais pour certaines personnes, c'est plus difficile de parler de la condition de son corps que de montrer son corps.
- C'est drôle.
- Oui. Et c'est pareil pour les hommes. T'en connais beaucoup qui témoignent de la réalité de leur enfer, de leur quotidien, de leur masculinité, de leurs opinions, de leur réalité intérieure ?
- Je pense souvent à ces esclaves qui bien avant l'abolition de l'esclavage, bien bien avant même, disaient déjà à leurs frères et soeurs c'est insoutenable ! C'est injuste ! Nous ne pouvons pas accepter d'appartenir à qui que ce soit ! Bien sûr que nous restons malgré tout libres d'imaginer autre chose plutôt que de considérer la réalité de notre terrible réalité, mais nous devons reconnaître que nos corps leur appartiennent, les ventres de nos femmes, de nos filles, le corps de nos enfants ! Nous devons le reconnaître ! et qui s'entendaient dire par leurs propres frères et soeurs esclaves eux- même nan mais arrête, t'es bien naïf, ainsi va la vie ! ou carrément mais ferme ta gueule, tu saoules ! Je pense à ces esclaves qui ont dû attendre des putains de siècles pour jouir d'être reconnus libres par le monde, et pour se reconnaître mutuellement, solidaires et fiers de l'être.
- Moi aussi, j'ai toujours été fascinée de voir les blacks se saluer sans se connaître, mais se reconnaissant, qu'ils viennent du Rwanda, du Cameroun, de New-York ou de Paname. Yo ! Ça fait rêver ! Imagine une société, un quartier, où les femmes se salueraient, d'où qu'elles viennent, quelque soit leur âge, se reconnaîtraient mutuellement femmes et bien conscientes de ce que représente d'épreuves et de courage que de porter ce sexe. D'un geste de la main, de la tête, d'un sourire...

- ...
- Nan, nan, nan, Cello* elle, publie sa pulse, ses pulses, ses mots à elle, son beat, ses beats, rien à voir ! Cello s'efforce, s'y colle, s'assume, se mesure, s'expose, dans toute son humanité, courageusement... Et son courage m'encourage, ses mots m'encouragent, sa posture m'encourage, ses postures, son talent, ses faiblesses... Je lui suis reconnaissante. Et puis Cello s'excuse quand elle fait une méprise, voilà toute la différence !

J'imagine une petite île grecque, un appartement modeste à quelques rues du petit port, son salon-salle-à-manger, vers 15 heures, en plein été. Salon dont on aurait presque entièrement fermé les volets donnant sur la terrasse et l'oranger et les ruelles en pente écrasées de soleil qui descendent en cascade vers la mer.

À l'heure de la sieste, quand mon corps engourdi de chaleur se meut félin assoupli par l'été, la baignade matinale et le tour au marché, quand ma peau adoucie par le sel et le sable se réjouit de n'avoir à porter qu'un simple voile de coton tant il fait chaud et bon, quand le silence qui baigne le village endormi pénètre le salon et m'invite à lâcher prise, j'imagine la présence de Cello en chair et en os, en peau et en plis, en mots et en monts. Cello confortablement installée devant un téléfilm engloutirait sa pastèque, nue, sauf sa chevelure que je napperais de roux flamboyant, consciencieusement, au pinceau. J'installerais alors ma tête sur ses cuisses obèses, contre son ventre monde, dans ses bras, contre son souffle, attentive et je serais comblée.

**Cello Muse* sur Facebook / *cello* signifie *violoncelle* en anglais.

Tantôt j'imagine Cello sur le flanc allongée, violoncelle au repos, imposant, magnifique, incarné. Donna Cello me sourirait, chassant une mouche de son bras potelé, l'oiseau chanterait et mon café fumant. Je me blottirais contre elle, sans gêne, contre sa peau, réjouie. Je remonterais un peu, *peau à peau*, un peu plus haut pour l'accueillir contre mon coeur à moi, l'enfourer du monde. Je serais sa cachette, son refuge, sa cabane. *Je t'aime*.

Tantôt je m'imagine solide, derrière elle, contre son dos, contre son coeur derrière, solidaire.

- Oh! Je suis bien contente qu'il ne faille attendre ni le cancer ni les bombes pour profiter de l'opportunité de cette tendresse inouïe, vitale !

- Mais tiens Cello ! C'est pour toi chérie*, tiens bon !

Je la caresse, orientale, masse délicatement ses épaules, ses bras, ses épreuves, son courage. Ma main franche sur sa taille, *Tu es belle*, à ses hanches, *Tu m'inspires*, contre sa chair encore, *Tiens bon chérie*. Et collée contre son dos Cello rirait encore.

- Il existe bien une infinité de relations, de câlins, d'intenses intimités, d'amitiés, de formats, de possibles, de mesures et de soins... de libertés ! Sans bite-au-cul, sans chatte-au-cul non plus d'ailleurs, malgré les apparences. Corps à coeur, coeur à corps.

* *chérie* signifie *sincèrement aimée*

Poétesse, auteure, publicatrice facebookienne, Cello joue de la plume sans complexe, sur le vif, témoin, victime, *patiente*. *Femme courage, mère courage, actrice incandescente d'un monde à redire. Cello envoie du lourd, te colle au plancher, te décolle les tympans, te soulève, me séduit, me met en appétit et parfois même Cello m'ennuie.*

Cello ondule, Cello danse, Cello chute, se relève, Cello hurle, Cello chante, Cello crie, Cello pleure, Cello prie, Cello tremble, Cello jouit, Cello lève son majeur, Cello résiste, se révolte, se dévoile, Cello saigne, se révèle. Cello se trompe aussi, efface, reformule, recommence... Cello blêmit, Cello faiblit, Cello respire et Cello s'efforce, jour après jour, Cello persiste, réécrit et Cello signe encore.

Soeur BB

Bonsoir Nina,

Les dernières informations confirment hélas un cancer du péritoine, le cancer de BB est généralisé. Je suis désolée.

L'oncologue lui propose une chimiothérapie TOUS LES 15 jours pendant 3 mois ? 6 mois ?

C'est un traitement très lourd et très dur.

Je soutiendrai BB dans sa liberté de choisir chaque étape du reste de sa vie.

Votre fille est forte.

BB est triste mais elle est forte, comme vous Nina.

Je sais combien c'est dur d'être loin, soyez sûre que vous êtes aussi dans mon coeur quand BB est contre le mien. Je vous aime fort.

Sarah

HALT! *

- Allô ?
- Oui BB ?
- Je voulais te remercier Sarah ! Merci ! Tu ne peux pas savoir comme c'était magnifique pour moi ! Merci ! Ce câlin là était extraordinaire, incroyable, magnifique, merci, c'était tellement beau !
- C'était beau oui !
- Ça faisait si longtemps que j'en rêvais, un vrai cadeau !
- Mais yes !
- Nan mais vraiment, Sarah ! Toute ma vie j'ai rêvé d'être dans les bras d'une femme, comme ça, allongée, de connaître ça ! J'ai toujours voulu essayer ! C'était la première fois de ma vie !
- Et ça t'a plu coquine ?
- J'ai trop aimé !
- ...
- Je ne t'avais pas dit, mais j'ai rêvé de toi plusieurs fois !
- ...
- J'ai toujours rêvé de faire cette expérience et c'était trop bien !
- Ça m'a fait tellement de bien ! Merci tellement !
- À moi aussi ça a fait du bien BB.
- Vraiment, je ne m'étais jamais aussi bien sentie dans les bras de quelqu'un, jamais !
- Même pas avec tes amoureux ?
- Non ! Jamais !

* *Halt !* en allemand signifie *Stop !* en français.

- ... Et bien il suffit de demander !
- Oh oui, merci ! C'est exactement ce dont j'avais besoin en fait !
- ...
- Je n'avais jamais ressenti ça.
- Quoi ça ?
- La confiance. En sécurité.
- Nan ?
- Non ! Jamais !
- Pas même avec ta mère ?
- Ah non ! Je ne supporte pas qu'elle me touche ! Je n'ai jamais supporté d'ailleurs !
- Sérieux ?
- Oui je te jure !
- ...
- C'était trop bien !
- Est-ce que tu es en train de me dire que c'est la première fois de ta vie que tu te sens en confiance dans les bras de quelqu'un ?!
- Et bien... oui.
- (Je pleure) Mais yes ! Oh je suis encore plus contente alors !

Faire corps. Je fais corps avec BB, généreusement. Je m'allonge de tout mon corps sur son matelas et ouvre mes bras, au sien meurtri. *Viens BB, viens là putain !* Peu importe que BB soit ma soeur, ma fille, ma mère, mon amie. De tous mes bras, tout contre mon thorax, sur ma poitrine et jusque dans mon ventre de femme et de mère, *Prends BB, prends putain.* J'accueille ses larmes, sa colère, son angoisse. Je me sens si pleine, pleine de vie, de désir, de clarté, d'intensité, pleine de terre, pleine de lait. Apaisée, BB sourit enfin. Nous restons enlacées face au plafond de la paix. Comblante,

comblée. Tant que faire se peut. Je me sens si forte, robuste, charnelle, si sensuelle, si sensible, maternelle, incarnée, *responsable*.

- À chaque étape, à chaque seconde tu as le droit de décider BB, à chaque instant. Ok ? Tu es libre chérie. Est-ce que c'est clair ?
- Oui. Merci.

Une semaine de stress, de rendez-vous funestes avec l'oncologue, le labo, les infirmières, l'hôpital, les ambulanciers et l'oncologue encore. Une semaine folle d'informations, sous pression, d'allers-retours, de tensions, de questions, d'incohérences, de malentendus, d'appréhensions, de questions sans réponse, de fouttage de gueule, de tabous, d'angoisse, de peurs, de colère, de révolte, de rage, d'absurdité, de maladresses, d'urgence. Une semaine d'amour, de surprises, de générosité, de beauté, d'amitiés, de lumière, de couleurs, de vie.

- Mais merde, c'est quand que je vais avoir le temps de respirer ?!
- On va y arriver BB, je te le promets, yo !
- Je veux juste partir tranquillement moi, sans douleur et chez moi.
- On y arrivera chérie ! C'est toi qui décides. Tu es libre de décider comment et à quel rythme... tu es libre du geste de ta vie, toujours, libre de dire stop, maintenant, demain, libre des gestes de ta vie, à tout moment. Est-ce que c'est clair BB ?
- Oui, merci.
- Très bien.

- J'aimerais que mes cendres soient mises au pied d'un chêne, d'un très beau chêne, en Autriche, à Vienne. Je voudrais rentrer chez moi le plus tranquillement possible. Je veux qu'on m'incinère avec le tee-shirt de S. et les cendres de mon chien.

Balade matinale au Jardin des Plantes, un magnolia en fleurs. C'est le printemps, ça y est ! Je me souviens de mon enfance sur cette pelouse et sous cet arbre là.

- Mais bordel que la vie est belle BB !
- Comme le printemps.
- Oui.
- C'est bientôt Pâques...

BB éclate en sanglots. Le souvenir de son enfance, plusieurs, de son plus jeune âge, de sa liberté, de son corps d'enfant, de sa joie, du printemps autrichien, de son innocence. *Ouin !* contre ma poitrine. *Pourquoi ? Pourquoi moi ?! Pourquoi maintenant ? Je commence juste à vivre merde ! Ouin ! Ouin !* J'accueille encore ce monde entier, le tien BB, si fragile et si plein, secoué, suspendu, intensément, *tant que faire se peut*, plie les genoux, *Ma pauvre chérie*, je répète, contre son coeur.

- Mais pourquoi donc entrer en chimiothérapie à temps plein pour prolonger ma vie alors que je n'éprouve à ce jour aucune douleur ? Depuis que j'ai Burschi, je peux enfin vivre, m'asseoir au soleil à une terrasse de café, me promener ou sortir sans me chier dessus. J'ai passé 10 heures par jour aux toilettes ces dernières années, j'avais même installé une télévision dans ma salle de bain ! Mais grâce à Burschi, tout va mieux maintenant et je peux enfin vivre ! J'ai bien compris que mon

cas était incurable, mais je n'ai pas mal. C'est trop stressant et j'ai trop peur à l'idée de devoir subir une putain de chimio pour finir ma vie !

J'invite BB s'installer dans le cocon rose et douillet du yoga hamac, avec *Kuscheldecke** et oreiller. Je la berce un peu. *Chut...* Je me pose alors dans le hamac brésilien, une épaisse couverture tigrée réchauffe mon corps sonné et re-sonné en cette fin de matinée printanière. Mon bras droit replié sur mes yeux, j'espère enfin pouvoir me reposer un peu, 15 minutes, 30 peut-être. Je monte le son.

J'espère pouvoir détendre mon regard et les muscles de mon visage. Alors BB chante et accompagne Bowie qui passe justement sur les ondes de Fip. Larmes.

L'optique de la mort est absolument surréaliste.

Dans le laps de temps insupportablement court qu'il nous reste, entre les rendez-vous médicaux, les courses, les massages, le repos de BB et le mien, j'organise des minis concerts aux pieds du lit de BB, chez elle, pour 15 à 30 minutes de musique, de poésie, de grâce, de rencontre. Célébrer la vie, là, maintenant, live ! Célébrer la vie, la vie qui fuit, comme la musique justement. Je fais une publication privée Facebook entre midi et deux, un jeudi et sollicite les artistes musicien.ne.s que j'imagine *open* à cette opportunité de *sollicitude* justement, pour BB. Merci Facebook putain.

* *Kuscheldecke*, signifie littéralement *couverture à câlin* en allemand. Petite couverture en polaire ultra douce.

Il faut vivre, vite, fort, ensemble. Vite ! Avant que ne débute la première chimiothérapie à temps plein que l'institution médicale lui propose et que nous avons réussi à reporter d'une semaine, pour respirer un peu. Une vraie victoire, celle de prendre le temps d'un recul indispensable, après ce mois de paniques mortelles sur paniques mortelles, avant la chimiothérapie de combat que BB pense avoir le devoir de devoir subir, aussi risquée soit-elle et malgré son inefficacité à *guérir...* *Je ne peux pas refuser, puisqu'on est dans un pays qui propose ce soin quand d'autres en sont dépourvus. Je me dois d'essayer au moins une fois. Non chérie, tu peux tout aussi bien dire non merci, aussi. C'est toi et toi seule qui décide comment tu veux vivre. C'est clair ?*

Les artistes qui ont répondu à l'appel l'ont fait dans l'instant et si rapidement que j'en ai pleuré *sur le champ*, sur mon tapis en laine et dans mon riz aux lentilles. Mahmoud Dupont, Sergio Zamparo, Isabel Öt, Benny Point Owono, Louis-Noël Bobey. Surprises BB ! *Rencontres artistiques intimes de la mort bonjour*. Vite ! Des artistes, des poètes, des frères, de la lumière, des profondeurs, des envolées et des couleurs, des mots d'amour putain, des soeurs-sourire, des mains, du coeur, des mélodies ! Mais vite ! Un mini *Acoeur d'urgence*, sur le vif, et plus intimement encore, encore.

Quant aux artistes qui n'ont même pas répondu, un sentiment de honte et de colère m'envahit malgré mes efforts pour ignorer leur silence total. *Un simple message, une seconde d'encouragement, un smiley c'est gratuit et ça ne donne ni le cancer, ni ne fait perdre une dent, nan ?* L'indifférence salit, encombre et tue. D'autant que je n'ai sollicité qu'une dizaine d'artistes locaux à prétention cardiaque, humaine et sensible.

J'ai besoin d'écrire, d'ouvrir une fenêtre, d'élargir, de m'évader, mais impossible encore. J'écris bien des centaines de pages, mais pas l'ombre d'un chapitre. Le matin, au café où travaille ma fille, sur mon cahier ou le soir, sur mon ordinateur, je partage page après page la réalité de ce qui se joue dans cette équation sublime, le quotidien d'une relation extrêmement intense engagée entre BB et moi, aussi délicate qu'irritante, aussi puissante que belle et considérablement intime.

2 semaines sont passées depuis le dernier chapitre, 3 mois me semble-t-il. Mille postures. Mille questions. Mille massages. Mille nuances. Mille mots, mais aucun chapitre encore.

J'écris ma rage, mon irritation, mon impuissance sans savoir quoi en faire. Je refuse que ce le livre devienne un brûlot contre l'autorité médicale, contre les artistes sans conscience sociale, ou contre l'indifférence des uns et le mépris des autres. J'écris ma révolte, ma vision d'une société plus juste, plus solidaire et plus humaine, plus artistique. Il ne suffit pas de dégager de cette épreuve un message, mais de rester libre d'envisager la réalité de sa poétique. Sacré défi.

J'aimerais sortir un lapin de mon chapeau et écrire un chapitre flamboyant, enivrant, rassurant, érotique, facilement. Impossible. Je n'ai ni le recul, ni le talent de l'abstraction et je suis prise dans le feu de l'action.

Je comprends bien qu'on imagine accompagner dans l'épreuve de la maladie et/ou vers la mort ceux qui nous sont proches d'abord. Je veux dire ceux qui ont le même sang, qui

sortent de notre ventre, avec qui on a partagé une intimité, plutôt que des inconnu.e.s pour un quart d'heure d'aventure, comme ça, sur le vif. Mais c'est quoi l'délire ? Il faudrait attendre d'être en guerre d'état pour avoir le courage de s'encourager et celui de considérer que nous sommes en guerre ici, chaque jour, depuis toujours et pour toujours. Il te faudrait un tyran ? Un vilain méchant pointé du doigt, avec un nom et un visage, un message ? Il faudrait que le pays soit à feu et à sang, avec des armes, des menaces, des missiles, une armée de soldats et d'engins, d'avions, de missiles, pour s'encourager ? Mais yo ! La guerre est là, la nôtre. Et il n'y a pas d'autre méchant que nous ici-même. Je répète: le problème c'est nous. Ce très compliqué nous, dès le départ.

Je comprends bien qu'on imagine accompagner dans l'épreuve de la maladie et/ou vers la mort ceux qui nous sont proches d'abord, mais la réalité c'est que c'est ici et maintenant qu'il nous faudrait avoir le courage de s'encourager sincèrement, simplement, chez nous, entre nous.

Un certain jeudi, je ne passe pas moins de 36 coups de téléphone en une journée pour soulager BB du stress inévitable que ceux-ci engendrent. Ma fille écrit sur son journal à ma droite en buvant son café, fume une cigarette, ses écouteurs à ses oreilles. Chacune de nous est sur un banc-transat, au bord de l'Isère. Il fait bon malgré un ciel bas et gris. J'enchaîne coups de téléphone sur coup de téléphone. Quand vient le moment de convaincre l'oncologue de déplacer la chimio, je prends mon courage à deux mains et le problème à *bras le corps*. Je tape du poing au téléphone pour faire entendre la voix de BB, *Madame BB est extrêmement stressée de se voir contrainte à un*

chimiothérapie en urgence ! Elle vient de passer un mois d'enfer, en speed total, enchaînant rendez-vous médical sur rendez-vous médical, appels sur appels. Un méga stress considérable ! Madame BB demande à reporter la chimiothérapie d'une semaine de sorte d'avoir le temps de respirer, de se poser, de se préparer AVANT la chimiothérapie. J'insiste et demande, Dans quelle mesure BB est libre de décider du rythme de sa vie ? La situation se débloque alors soudainement, la chimiothérapie est donc déplacée à la semaine suivante. Victoire ! Nous sommes heureuses d'avoir pu gagner du temps... BB est tout à coup ultra de chez ultra soulagée.

- Je me demande comment font ceux et celles qui sont seul.e.s, qui n'ont pas l'énergie ou le talent pour parler et se battre, ne parlent pas bien le français ou qui ne comprennent pas ce qu'on leur dit et qui n'ont personne pour les accompagner ...

- Tu m'étonnes ! Et c'est bien pour ça que je suis là BB !

Je mesure chaque jour combien la présence d'un accompagnant est indispensable. Aucun patient ne devrait se trouver seul face à cet enfer. Je mesure combien porter la voix de BB permet de faire entendre sa voix doublement. Enfer de notre société qui traite ses malades et ses mourants comme elle se traite elle-même : avec arrogance, en stress, sans affection, avec mépris même, sans prendre de temps, sans prendre le temps de, de respirer ensemble.

Vendredi, je rejoins BB et m'excuse de mon irritabilité de la veille, *Je ne suis pas parfaite BB, je suis désolée.* Rendez-vous informatif infirmier à l'hôpital, destiné à répondre aux

questions relatives à la chimiothérapie. Nous finissons par visiter le service, la salle collective dans laquelle le traitement va commencer. BB ne regarde pas mais pleure, atterrée.

Mon irritabilité reprend, je suis très inquiète, révoltée et stressée. BB mange si peu et depuis tant d'années que j'ai peur que le traitement ne la terrasse. L'infirmière a insisté sur ce fait, *Il faut manger Madame, c'est nécessaire et absolument indispensable !* Mais BB ne mesure pas encore à quel point, le défi semble impossible. L'infirmière comprend qu'il y a là un noeud profond et que nous sommes impuissantes à le défaire. *Vous devez vous alimenter en privilégiant les protéines et les matières grasses.* BB demande si elle pourrait se contenter de nourriture d'astronautes, de poudres protéinées... L'infirmière a bien essayé d'établir une distinction entre compléments alimentaires et alimentation, mais en vain.

Sur le chemin du labo nous nous asseyons à la terrasse d'une boulangerie. Je commande une mousse de crème de marron que nous partageons et un thé à la menthe. Je boue intérieurement. Je pense à mes enfants, à mes parents, à mon autorité parentale et à celle de mes parents. Cette même autorité qui m'a permis de manger de tout et 3 fois par jour, de devenir responsable et attentive à mon état de santé, à la qualité de mon alimentation comme à ma digestion, établissant les bases d'une hygiène de vie... Je répète alors à BB combien il est indispensable de manger avant et pendant la chimiothérapie. Je parle fermement, avec autorité, comme une mère le ferait, je tente de la convaincre. Je mets BB en garde du risque qu'elle prendrait à accepter le traitement sans se nourrir, mais plus je parle, plus je vois le noeud se

resserrer. La seule chose que je parviens à faire, c'est de lui mettre les larmes. Je reste sans voix. Je suis en colère contre tout, contre moi, contre la réalité, contre notre éducation.

Pharmacie. Malgré mes efforts pour taire ma colère, quand BB me désigne une boîte de poudre protéinée à la pharmacie, je n'en peux plus et chope la boîte en lui précisant qu'il s'agit non seulement d'une poudre destinée à perdre du poids et lui lis ce qui est inscrit au dos : *en complément d'une alimentation saine et équilibrée ! C'est un complément alimentaire BB, pas une façon de s'alimenter !* Je m'irrite d'être autant irritée mais comment masquer mon inquiétude ? Alors que BB fait la queue, je m'assois sur une chaise et sors Camus de mon sac, *Le mythe de Sisyphe*, seul événement susceptible de me faire retrouver mon calme et de mettre à distance BB.

Dans la salle d'attente, un nourrisson tète sa mère. La paix existe bordel. J'ai connu cette paix, je la connais bien, elle est imprimée dans mon corps. Je trouve contre tout espoir les ressources nécessaires à prendre BB dans mes bras, *Chut... ferme les yeux chérie, je suis là, ça va bien se passer, respirons un moment, je suis moi-même épuisée.*

Plus les journées sont dures plus j'ai besoin de ressentir mon corps intensément. Grâce à mon trapèze en tissu, j'enchaîne les étirements profonds. Je me balance, en équilibre sur mon bassin solide, de figures libres en bascules, je plane, je plonge, me renverse, ralentis et m'élève. Des épaules aux chevilles, je jouis d'être en vie, vaillante et me demande si mère Teresa s'étirait et comment elle faisait si elle ne s'étirait pas. Je jouis d'être là, encore, dans ce corps qui est le mien.

Ma respiration est pleine. Je suis ce corps de femme, de mère, de soeur, d'artiste, d'enfant aussi.

Souvenir des fins de journées acrobatiques de mon enfance avec ma jumelle, à Marseille, du trapèze et du gravier blanc du paradis.

Je ne pense pas que l'artiste ait pour mission de *faire sens*, mais je suis convaincue que l'artiste est là pour permettre à l'autre de faire sens et de ressentir, pour un temps, le temps d'une respiration, de reconnaître soi-même au monde.

Ce qui est résolument vertigineux quand on approche la mort d'autrui avec autrui, c'est bien la perspective de notre propre mort.

Engagée dans ce torrent rapide, je sens mon corps s'épanouir. Je marche beaucoup, rejoignant chaque jour BB d'un pas ferme, traversant la ville d'est en ouest. C'est le printemps ! Il fait chaud, il fait bon, il y a là tant de douceur, tant de plaisir et tant de vie que je rentre chez moi d'un pas lent, enivrée par le Sirocco, ou comme je le ferais après avoir fait l'amour.

- La chimiothérapie a de multiples effets secondaires. Vous ressentirez une très grande fatigue, de fortes nausées, des constipations et diarrhées. Vous perdrez certainement vos cheveux, mais pas tous. Vous ressentirez aussi des picotements dans la bouche et aux extrémités nerveuses de vos doigts, de vos pieds.
- Des picotements ?

- Oui. Les extrémités de vos nerfs seront atteintes par le traitement de façon *cumulative*, c'est-à-dire que chimio après chimio, les effets se feront sentir plus fortement.
- Ah.
- Si vous aviez de la fièvre, appelez les urgences. Si vous vomissiez, contactez nos infirmières d'urgence.

Sur le seuil de l'entrée de son immeuble, BB avoue avoir fumé plusieurs fois les cendres de son chien *Leonardo* quand elle fumait des joints. Nous rions. *Mais nan ?! Mais yo BB, man !* Nous checkons nos mains droites, mortes de rire.

Ce n'est pas la première fois que j'accompagne le handicap, la maladie lourde, le cancer, le sida, vers la mort, ou la désintoxication, vers la vie, les troubles psychiques, au quotidien. Handicaps sociaux, relationnels, sérieux. Mais c'est bien la première fois que j'accompagne BB.

- Ma soeur, c'est incroyable ce qui nous arrive !
- Oui !
- Rock'n Roll ?
- Rock'n Roll !

Frère Dupont

Il a la silhouette élancée et robuste de ses ancêtres, cultivateurs de génération en génération établis sur la côte Est algérienne de la province d'Annaba. Verdoyante et maritime, la région compte parmi les terres les plus fertiles du Maghreb depuis l'aube de l'Humanité. Annaba s'appelait autrefois *Bône la miraculeuse*, jusqu'à l'Indépendance, qu'il fuit à 3 ans, au même moment et au même âge que mes parents, en 1962. Il approche.

Sa paire d'yeux grands ouverts algériens dont les iris cernées de bleu semblent dire l'âge d'un ciel qui en a vu. Beau gosse, rien à dire, sous son chapeau de paille. Son grand sourire de mouette, sa mine vive et alerte qu'on croirait soufflée en permanence, plus ou moins fort, comme la voile d'un bateau aux grès des vents marins. *Salut Sarah !*

L'allure, à n'en pas douter, d'un homme de scène et de mots, d'aventures, de voyages et d'histoires. Le visage d'un conteur de trottoir, avec ses ombres et sa lumière et ses pommettes saillantes, taillées au couteau, comme mon père, mais tendrement, au soleil, à l'heure du thé où le regard se perd, ou vers la mer.

J'accueille Mahmoud au pied de l'immeuble, chaleureusement. Je lui donne quelques informations sur BB, sur l'appartement étriqué et extraordinairement habité, sur sa santé et sur l'urgence de la situation. Mahmoud écoute attentivement, me questionne, je réponds, le renseigne. Sa voix vibrante, sincère, son accent de quartier, son flux

méditerranéen, africain, me transportent déjà. Il fait bon et doux sous mes côtes. Le voyage a déjà commencé.

J'essaye de faire vite, de le briefer simplement, d'être claire. J'allume, j'improvise, je précise. Je suis peut-être maladroite. J'appréhende, mais j'ose oser puisque j'accueille un frère d'armes, un artiste.

Je pose donc le décor, intérieurement, ses limites, ses contraintes, le timing, du mieux que je peux, avec mes mots. Je mets en scène, j'allume son attention, son imagination et sur ses joues alors, dans ses pupilles d'oiseau, j'observe l'éclat d'une flamme tendue danser. Lumière vive du soleil sur ma peau que le printemps souffle dans mon cou. *On y est !*

Nous pénétrons l'allée fraîche, frissons dans les escaliers. Roulement de tambour, jusqu'au quatrième étage où BB en curiosité nous attend sur le palier. Elle s'est fait belle, *apprêtée*, maquillée et nous salue de dessous son masque FFP2 qu'elle a doublé d'un masque en tissu imprimé. BB est en beauté. Fausses fleurs, une dizaine de plantes en pot et cent images, dessins, cartes postales, objets collés, punaisés, scotchés, pâte à fixés décorent son palier depuis maintenant 30 années. Mots d'amours, poèmes, citations à la craie, au stylo, au feutre, sur les murs, sur sa porte, sur celle du grenier, photos, autocollants et emballages découpés, assemblés, piqués. Un calendrier 2022 avec un bonbon, *Pour S., au cas où il (re)viendrait à passer*. Des souvenirs par centaines, gris-gris, fétiches, porte-bonheurs ou reliques de son quotidien sur son palier, sa porte, depuis qu'elle a 20 ans. *Mais yo singulier !*

Quand BB nous laisse entrer, je sens sa légère tension, son appréhension, celle de Mahmoud et la mienne. Suspension et tension certaine de ceux qui se risquent à la rencontre aventureusement, courageusement, au spectre de la mort, ensemble, décidément.

À partir du moment où je passe le seuil de l'appartement, je fais ce que je sais si bien faire : je fais mine de rien. Je rapetisse, je pourrais avoir 8 ans, je passe à l'arrière-plan. Je reste très attentive, mais mine de rien. Je suis calme, silencieuse. Je fais confiance. Je suis sage, familière, comme à l'heure du goûter, simple, souple, à l'aise, tranquille, intime. Je suis une enfant aussi, dans ce Royaume tombeau.

Mahmoud s'ébahit en pénétrant l'appartement avec une grande précaution, puisque l'intégralité absolue de tous les murs de l'appartement de BB est tout autant investie que son palier, bien plus encore même. Vertige. *Voilà mon musée !* dit-elle en invitant Mahmoud à oser pénétrer plus encore.

Ce qu'on remarque alors dans son appartement, c'est qu'il n'y a pas d'autre place pour le corps que debout, ou assis sur les toilettes, ou posé sur le lit. Un logement sans canapé ni fauteuil, ni chaise, ni table, ni siège. L'appartement est clairement destiné à accueillir mille objets, en une installation d'objets décoratifs plus ou moins beaux, plus ou moins kitschs, vintage, populaires et pour la grande majorité industriels, du sol aux plafonds. *Impressionnant !*

Il y a bien un fauteuil dans le salon, une table basse, mais strictement réservés à ses poupées et peluches, à ses objets. Des bijoux encore, partout, dans toutes les pièces.

Pendentifs, badges, pierres, chaînes, cordons, perles... Monticules de sacs à main, de pochettes, de sacoches, d'étuis par centaines, de portemonnaies, de trousse... Collection mode de vestes, manteaux, fourrures, fourrures artificielles, costumes, gilets, lainages, chemisiers, chandails, tee-shirts, écharpes, soieries, jupes, foulards, châles, étoffes, ceintures, gants et parfums, partout, à bloc. Contre la cheminée blindée, le coin David Bowie, vinyles, photos, bijoux encore, bougies, barrettes, noeuds...

Il y a bien une moitié de malle sur laquelle s'assoir devant la fenêtre encombrée du salon encombré, mais si on voit bien comment la rejoindre, pas sûr d'en revenir indemne. Je suis moi-même tombée il y a quelques jours, après ma cigarette, la tête la première dans le vélo heureusement recouvert de vêtements, me prenant le pied dans un objet ou un coin de tapis ou les deux. Bel hématome sur ma cuisse droite.

Depuis maintenant 30 années BB scotche, punaise, colle, écrit, dessine, épingle, accroche sur tous les murs de son appartement des messages, des phrases, des mots, en allemand, en anglais, en latin, en français. Partout mille images, photos, reproductions, *La Joconde* encadrée, posters, cartes postales. Citations et remarques, souvenirs. Impossible de dénombrer les élastiques à cheveux, chouchous, lunettes de soleil, barrettes et bijoux par milliers, paires de boucles d'oreilles, colliers, bracelets, peluches, jouets, figurines, gadgets collectionnés, installés, fixés au mur ou empilés. Partout plastique, résine, tissu, bois, papier, carton, plastique encore verre, métaux, miroirs et perles sous la poussière sacrée. *Waw ! Il est super ton appartement !*

Dans la petite chambre, BB se pose sur son grand lit. Poster de Bowie encore. Mahmoud déplie la chaise empruntée au voisin du grenier et installe sa guitare sur ses cuisses. Je rejoins BB à ses pieds que je prends franchement en mains sur mes jambes.

Bien sûr que mourir est un spectacle, un moment de grâce, une mélodie sublime d'une beauté à couper le souffle, l'éclat d'un mot au coeur, une embrassade sincère, une caresse, ou pas.

Je caresse son pied et sa cheville, pour faire le vide, pour se poser, *Youpi !* J'invite au silence, je me réjouis. *Un spectacle !*

Je suis très excitée bien que je fasse mine de rien. J'ai déjà vu Mahmoud sur scène quand j'avais 6 ou 7 ans, avec ses deux acolytes Azzedine Taïche et Gilles Remet dans *Mahmoud Dupont et les conquérants des nations*.

Azzedine Brown, le Cousin bédouin américain, entrait en scène en costard à la Kid Créole avec un gros poste radio-cassette sur l'épaule, ambiance 80 hip-hop à l'américaine, dont il filait le rythme aux percussions.

En grand *Seigneur du désert et du temps*, chanteur, conteur, poète, troubadour, Mahmoud accompagnait déjà son texte de sa guitare de quartier, de rues et de prairies aussi. Guitare en bandoulière sur sa veste de chasseur canadien et casquette de breton marin. À la fois héritier de la chanson traditionnelle du Maghreb, de ses amours, ses voyages, ses exils, ses mélodies, ses maux, et formé au théâtre de rue des années 80, du genre *Rien à foutre du style du style de notre style*

pourvu qu'il ait du coeur et pourvu qu'il soit vrai, pluriel, libéré ! Mahmoud disait le monde aux enfants en français. Décomplexé.

*« Je suis chinois, je parle français
Je fais plaisir à ma fiancée
Je porte des chaussures à lacets
Ma destinée n'est pas tracée »*

Gilles Remet quant à lui intervenait en qualité de choriste punk rock déchiré, en marcel et en short, sac de papier kraft à la main, contenant une vraisemblable bouteille d'alcool et répondant au nom de *Poupon Crasseux*, le dernier rescapé de *La Guerre des Boutons*. Dans sa vraie vie, Gilles était le fils d'un père allemand et d'une mère juive.

*« J'me prive de rien, je goute à tout
Véritable appétit de loup
J'ai même un peu de sang zoulou »*

Mélodies et *marches* au rythme d'une poésie sauvage, jeune, vivifiante, forcenée, émotive, détonnante, aux accents populaires, colorés, courageux et sensibles. 1988.

Une dizaine d'années plus tard, c'est Mahmoud qui s'éprendra éperdument de sa juive sublime, secouant les préconçus de leur famille respective, selon lesquels une telle union ne fut possible. Mais à Grenoble et dans la paix, ce fut non seulement possible mais carrément heureux même, puisque la belle juive est toujours la brune de sa vie réjouie.

Mahmoud s'élance en une mélodie méditerranéenne, ensoleillée. La guitare égraine, son timbre de voix sensible. J'imagine un vieux port animé, son marché, ses goélands et ses voiliers. Et tout à coup plongée, nuit étoilée.

« *Ô Lune lointaine...* »

Si je choisis de vivre ma vie, je choisis du sens à donner à ma mort. Dans les deux cas c'est l'inconnu.

« *Dis-moi tes prières
Parle-moi, d'amour
Parle m'en toujours* »

Je pense à Albert Camus, à l'effet de son *Mythe de Sisyphe* que je viens de finir de lire ce matin. Les premiers chapitres s'ouvrent douloureusement à l'épineuse, vertigineuse et effrayante question du suicide.

« *Bien au-dessus des lois* »

Sisyphe aurait construit un palais si grand, si démesurément grand, que les dieux l'auraient condamné aux enfers pour l'éternité. Condamné à pousser une pierre énorme, un rocher, au sommet d'une montagne pour l'éternité. Alors que Sisyphe parvient bien à pousser le rocher jusqu'à la cime, la masse retombe, invariablement, inévitablement et l'épreuve se répète sans fin. Absurdement, dit Camus.

Pour Camus, la vie a un sens si elle l'amène à appréhender consciencieusement une éthique, par l'expérience de sa

liberté, de son humanité, d'un *nous*, via la littérature. Albert fait bien de battre tambour. Il oeuvrera pour la liberté, pour une infinité d'humanités et de littératures, malgré les déchirures et les dangers. *Liberté celle d'en jouir ! Liberté celle d'y croire !*

Je prends la main de BB tendrement, lui souris de derrière mon masque noir. Nous versons de concert quelques larmes.

« Ô *Lune lointaine, rapproche-moi des miens* »

BB a de très beaux yeux ronds qu'elle cerne de nacre irisée dorée et d'un fin trait de crayon brun foncé. Le vert de son regard est rare, si clair, je n'en ai jamais vu de tel. Du même vert que les toits de cuivre qui virent vert-gris clair avec le temps, des toits de Paris. On imagine facilement Vienne aussi, en Autriche. Vert argile, minéral, opalin, qui me rappelle le fond de la couleur de l'eau du Lac de Charavines chaque été. Certains jours plutôt gris, certaines heures plutôt vert, parfois même plutôt bleu. BB a des yeux baromètres vert-bleu-gris, comme moi, mais d'une toute autre façon. Dans les yeux de BB, il fait toujours clair comme en été, quelque soit leur nuance, alors que dans les miens se jouent des gris orageux jusqu'au noir des collines du même lac à l'extrémité de l'automne.

BB la magnifique profite. Chacun de nous profite aussi.

Le temps de se poser, pour une respiration, d'écouter, pour un temps, de ressentir nos fantasmes et nos réalités. Le temps des larmes et de la maladie, des secrets incarnés, le

temps de masser des pieds, de chanter ensemble, de se considérer.

Mille questions resteront sans réponse, sans autre réponse que celles que *nous* créons là. Le temps d'un sourire, le temps d'y croître.

- Merci Mahmoud, infiniment !